

Anne Michel, une germaniste au pays des blouses blanches

Interview par Vincent Huart

Des germaniques à la médecine en passant par la bibliothéconomie, voilà un parcours atypique pour Anne Michel, qui nous explique avec humour et simplicité son parcours hors des sentiers battus.



Qu'est-ce qui vous a poussée à entreprendre des études de germanique?

Cette idée s'est petit à petit imposée à moi, pendant mon adolescence, comme une évidence. À l'athénée, mon horaire comprenait une majorité d'heures de langue et très peu de maths! En plus, j'adorais lire. L'équation était vite résolue: langues + littérature = les germaniques. Sans oublier évidemment ma famille qui, sans m'avoir jamais rien imposé, m'a certainement portée dans cette voie.

Ceci dit, si j'avais pu, mon choix de langues se serait porté sur l'anglais et l'espagnol, mais ce n'était pas possible à l'époque. Ma connaissance de l'allemand était en effet un peu lacunaire à ma sortie de rhéto, c'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai passé une année scolaire en Allemagne avant de rentrer en 1^{ère} candi.

Des souvenirs de cette époque?

Le souvenir le plus marquant de ces années d'études est certainement la masse de travail qui nous laissait fort peu de répit. Le corollaire, c'est que si nous étions un groupe d'amis, nous n'avons que fort peu guindaillé... Cela dit, nous trouvions quand même le temps de refaire régulièrement le monde au Delft!

Les cours qui m'ont le plus marquée étaient probablement ceux qui me changeaient un peu des cours de grammaire et de littérature qui, somme toute, étaient notre quotidien. Parmi eux, je retiens celui de critique historique ou encore celui d'histoire d'Allemagne qui m'a particulièrement séduite car M. Trausch remontait le temps à partir de l'époque contemporaine, la nôtre. Ceci dit, écouter Francis Balace décrire la bataille d'Hastings et expliquer comment Harold se fait tuer est une pure délectation!

J'ai également eu la chance d'être une des premières étudiantes à suivre le cours de poésie que Christine Pagnouille débutait à l'époque. Sa lecture de la poésie ouvrait à une approche différente des textes que nous étudions dans les autres cours. J'ai ensuite découvert, toujours avec Christine, l'analyse littéraire au travers de la traduction... j'aurais pu dire la traduction au travers de l'analyse littéraire. Cette matière qui m'a vraiment séduite a d'ailleurs constitué le sujet de mon mémoire.

Mais ce que je retiens le plus, je pense, c'est l'esprit d'analyse et le sens critique que mes études m'ont apportés et qui, au-delà même des connaissances elles-mêmes, m'aident encore aujourd'hui dans mon travail et dans la vie en général.

Comment avez-vous débuté votre carrière professionnelle?

À la fin de mes études, je sentais, un peu confusément, que ma vocation n'était pas l'enseignement, sans toutefois savoir vraiment vers quoi je voulais m'orienter. La traduction était un domaine que j'affectionnais particulièrement mais qui n'offrait guère de débouchés... J'ai donc orienté pendant quelque temps mes recherches vers le milieu de l'entreprise jusqu'à ce que le directeur d'une école de promotion sociale me contacte et me propose des heures dans l'enseignement. J'ai donc démarré cette carrière ma foi assez brève mais qui m'a beaucoup apporté. Cette expérience d'enseignement à des adultes a été pour moi une période à la fois difficile et humainement riche. Difficile car il n'est pas toujours aisé de se retrouver, à 22 ans, dans une classe où tous les élèves sont plus âgés que vous et mettent quelquefois en doute vos compétences... et, à la vérité, parfois à juste titre! Comme tout métier, on apprend une partie de ce que l'on fait sur le terrain...

Riche, car l'enseignement, et c'est ce que j'en retiens, m'a permis de découvrir des gens intéressants venant d'horizons extrêmement différents et avec qui j'ai partagé des très bons moments. Certains sont d'ailleurs devenus des amis que je vois toujours, 20 ans après!

Comment s'est opéré le passage aux Amis de l'ULg?

Après deux ans d'enseignement, j'ai eu l'occasion de postuler aux Amis de l'Université qui, à cette époque, préparaient les festivités du 175^e anniversaire de l'Université et cherchaient un collaborateur pour préparer un concert de gala à l'Opéra, une mission bien différente de l'enseignement mais qui, si elle a été difficile et stressante, fut également riche en découvertes et en rencontres.

Après cette manifestation, l'Association m'a confié d'autres missions, parmi lesquelles une m'a particulièrement marquée. Il s'agissait d'organiser une journée de rencontres entre les étudiants et chercheurs étrangers à l'ULg et des représentants des «services clubs» comme le Rotary, le Lions Club, etc. Le but était de favoriser l'intégration de nos hôtes étrangers.

Comment vous est venue l'envie de vous lancer dans un DES en sciences du livre et de l'information?

Le monde des bibliothèques était, au milieu des années 90, en grande mutation. L'informatique s'imposait peu à peu partout et devenait incontournable. Le réseau des bibliothèques a alors ouvert des postes d'assistants afin de former des universitaires aux métiers de la bibliothèque. J'ai posé ma candidature et obtenu un premier mandat de 2 ans. Le bibliothécaire en chef de l'époque m'a alors confié une triple mission: celle de me former à la bibliothéconomie, celle de débiter l'informatisation de l'unité de documentation de germaniques et celle de réorganiser la bibliothèque afin de préparer les transformations qui se profilaient à l'horizon. Il faut dire qu'à l'époque la bibliothèque n'avait d'unité que le nom: les ouvrages étaient littéralement éparpillés à tous les étages de la place Cockerill et même de l'autre côté, dans la Résidence André Dumont... et rien n'était informatisé!

C'est donc dans ce contexte que j'ai suivi le DES en sciences du livre et de l'information qui m'a permis, un peu paradoxalement, à la fois d'apprendre les techniques modernes de gestion des bibliothèques, l'informatique et de découvrir, grâce au cours d'histoire du livre, l'impressionnante et magnifique collection de manuscrits, d'incunables et de livres anciens de notre Université. J'ai également eu la chance, en 1995, de pouvoir me former aux États-Unis grâce à un séjour à la bibliothèque de la Penn State University.

Cette fonction à la bibliothèque est probablement celle qui m'a le plus permis d'allier mes connaissances et mes compétences: les langues me servaient à nouveau, l'expérience dans l'enseignement m'aidait dans les tâches de formation des utilisateurs et la gestion m'ouvrait d'autres horizons... C'est aussi à cette époque que j'ai rejoint, en tant que trésorière, l'association des Germanistes et que nous avons relancé, avec Patricia, l'édition d'un Bulletin d'information (en version papier à l'époque, bien sûr!) qui est un peu l'ancêtre du Journal de BabeLg ;-).

Lorsque le bibliothécaire en chef m'a confié un premier mandat d'assistante, la question était de savoir s'il était préférable que je me forme en bibliothéconomie grâce au DES ou à un doctorat à thèse. La réponse était clairement le DES, la bibliothéconomie ne constituait pas encore un domaine qui pouvait accueillir des doctorants. Il était convenu alors que je pourrais prétendre à un poste définitif même sans doctorat à thèse. Pourtant, 5 ans après, les temps avaient changé et ma candidature entraînait en concurrence avec celles des assistants qui avaient réalisé une thèse dans la spécialité de la bibliothèque où ils travaillaient.

C'est à ce moment que la Faculté de médecine a ouvert un poste administratif au Décanat. J'ai senti que le temps était venu de changer de route!

Ce fut même carrément un virage à 180 degrés...

En effet, j'ai découvert là-bas un autre monde!

Ce changement n'a pas été facile tous les jours. J'ai dû apprendre mon nouveau métier tout en assurant les tâches de la fonction dans une faculté dont la taille est impressionnante (7 filières d'études, quelque 3000 étudiants, un hôpital universitaire, de nombreux centres de recherche...), que je ne connaissais pas et dans un contexte difficile, celui du numerus clausus.

Le Décanat, le bureau du Doyen, membre du corps académique élu à ce poste pour des mandats de 2 ans, est le lieu de gestion de la Faculté. Les matières qui y sont traitées comprennent entre autres les affaires académiques et scientifiques, les dossiers hospitalo-universitaires, les dossiers étudiants, l'encadrement logistique et pédagogique des étudiants, la comptabilité, la gestion des salles ou encore l'informatique. Alors qu'au début des années 2000, l'équipe ne comptait que 5 personnes, elle s'est étoffée au fil des années, en raison de l'évolution structurelle de l'Université, pour compter, à l'heure actuelle, plus de 20 personnes. En tant que Directrice administrative de Faculté, je suis responsable des dossiers traités au Décanat et de la gestion du personnel du service. En plus, au fil du temps, j'ai de plus en plus endossé un rôle d'analyse des dossiers et de conseil, ce qui est certainement ce que je préfère dans ma fonction.

Bref, ce qui fait, à mes yeux, l'attrait et l'intérêt de mon travail, ce sont les responsabilités qui me sont confiées, l'autonomie de ma fonction, la diversité des dossiers et des matières que je traite. Le tout fait que je ne m'ennuie jamais! Je dirais que le seul bémol est le fait qu'il est difficile, voire impossible, d'échapper au monde médical: entre étudiants en médecine, en sciences dentaires, en pharmacie ou encore en kiné, les patients que l'on croise dans les couloirs et les enseignants, on échappe difficilement à la blouse blanche!

Au-delà de tout cela, j'ai trouvé à la Faculté de médecine un environnement intellectuellement stimulant dans lequel je me suis rapidement sentie reconnue, notamment par les académiques, même si, je me répète, les premières années ont été extrêmement dures en raison d'une surcharge de travail.

Le plus important dans tout cela, ce sont probablement les amis que j'ai maintenant là-bas.

Ce travail prenant vous laisse-t-il un peu de temps pour vous?

Mes temps libres se partagent entre mon mari et mes deux enfants, Benjamin et Sonise, ma famille, mes amis, mon jardin et un peu de jogging... J'ai également découvert il y a deux ans avec émerveillement la montagne en hiver et chaussé une paire de skis pour la première fois... et je dois dire que cela a été (et est toujours) une grande leçon d'humilité!

Auriez-vous un conseil à donner aux jeunes modernistes et/ou aux jeunes diplômés?

Là, on devient vieux quand on donne des conseils aux jeunes... Alors juste un seul: carpe diem!

